

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

M. TOUT LE MONDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE, 95

ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes : Un an, 7 fr.; — 6 mois, 4 fr.; — Trois mois, 3 fr. 50

Départements : Un an, 8 fr. 50; — 6 mois, 5 fr.; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

Pour toutes demandes d'abonnements, renseignements et communications

S'ADRESSER A L'ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

BOITE : Rue Constantine, 18.

SOMMAIRE

Avis aux littérateurs. — Oscar — Tracassin et Erual. — Ogouri no Denki Keisio et Louis Guichard. — Le Salon en zig-zag, suite, Erual. — Eliane, Aimé Delyon. — Les petits Enfants, Joannès Lefebvre. — Jeux d'esprit. — A travers la Fashion. — Téléphone, Aimé Delyon.

AVIS AUX LITTÉRATEURS

Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour collaborer ; il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour chaque article, vers ou prose. En cas de non-admission, l'administration rembourse 75 centimes pour chaque article refusé.

Les collaborateurs recevront franco, deux exemplaires du journal où ils seront imprimés.

Le Comité de rédaction du ZIG-ZAG s'occupe de la publication d'un volume de prose et de poésie, qui, sous le titre de Mélanges de Littérature et d'Art, contiendra les bonnes compositions.

Le prix d'insertion est de deux francs par page pour les œuvres admises. Les sommes versées seront remboursées aux auteurs en exemplaires du volume.

Ecrire bien lisiblement sur un seul côté de la page. Pour avoir une réponse dans le numéro du dimanche, les lettres doivent être à la rédaction le mercredi soir ; sinon, le Téléphone donnera l'explication à la quinzaine. Le ZIG-ZAG, Lyon, rue Molière, 95.



OSCAR

Pour ne pas démeriter dans l'esprit de nos lecteurs, nous croyons indispensable de nous tenir à une haute actualité en leur offrant ce jour... un œuf de Pâques !

Lorsque le soir du 12 juillet 1882, le docteur quitta le Château de Tutu-le-Vidame, il paraissait absolument désespéré de l'état du chevalier de Fortutu. Il avait laissé le chevalier sur son lit, râlant ou à peu près, et comme c'était un médecin consciencieux, il s'avouait à lui-même que, depuis le commencement de la maladie de son client, il n'avait rien compris à son cas, même pendant un dixième de minute. Aussi lorsque le vieux domestique du moribond lui demanda en pleurant s'il n'y avait plus rien à faire, lui dit-il à tout hasard, pour ne pas avoir la honte de rester coi devant un larbin :

— Faites-lui avaler un œuf de canard cru !

Et il s'éloigna en se disant à lui-même que ce remède-là ne ferait pas de mal au mourant, ce en quoi il était supérieur à tous les médecins de Paris, qui font avaler à leurs clients toutes sortes de choses amères et écœurantes, tant qu'il leur reste un souffle de vie et une pièce de cent sous !

Le valet de chambre, après avoir télégraphié au fils de son maître, qui faisait la noce à Paris, de venir au plus vite, s'en alla au poulailler, y prit un tout petit œuf qu'une cane de la Chine venait de pondre et revint auprès de son maître.

Le chevalier de Fortutu était toujours dans le même état, et sa bouche maintenue grande ouverte par une contraction, évoquait vaguement l'idée d'un petit four à boulanger. Le domestique se pencha respectueusement au-dessus de ce trou béant et s'apprêta à y casser le petit œuf.

Mais à ce moment le moribond fit une telle grimace avec ses

yeux et son nez, que de stupeur le brave homme laissa échapper l'œuf qui tomba dans la bouche.

Un violent mouvement des nerfs entr'ouvrit le gosier, et l'œuf passa comme une lettre à la poste, sans que la coquille fût brisée... Le domestique, pour se redonner du cœur, avala lui-même une demi-bouteille d'eau-de-vie. Fût-ce cela qui fit du bien au malade ? Peut-être, la médecine est si bizarre !

Toujours est-il que, lorsque le lendemain, le chevalier de Fortutu vit arriver son fils, il était déjà tout ragaillard.

Huit jours après, à la grande stupéfaction du médecin, il était sur pied et allait et venait. La seule chose qu'il n'eût pas recouvré c'était sa grosse gaîté d'autrefois. Il avait maintenant l'air grave, et il était impossible de lui faire avaler d'autres aliments que du bouillon. A force d'insistance, pour avoir l'explication de ce régime débilissant, le docteur finit par obtenir cette singulière réponse, murmurée à voix basse :

— C'est que j'ai peur de l'écraser.

— Qui lui ? interrogea le médecin stupéfait.

— Lui, le petit être que je porte en moi, dans sa coquille, et que je couve dans mon estomac...

Le docteur partit d'un homérique éclat de rire, mais le chevalier de Fortutu secoua doucement la tête, en disant que toutes les mères le comprendraient.

Quinze jours s'écoulèrent et un matin on entendit le chevalier jeter un grand cri...

L'œuf venait de sortir le plus naturellement du monde, et juste au moment où il arrivait à la lumière du jour le petit caneton avait brisé sa coquille, si bien qu'il s'était échappé tout grouillant et tout vivant du sein qui l'avait couvé...

— Un fils !... c'est un fils, s'écria le chevalier avec une ivresse folle !...

Et il ajouta aussitôt d'une voix sérieuse :

— Nous l'appellerons Oscar

C'était le nom du premier vidame de Fortutu.

Malgré tout ce qu'on put lui dire, ce fut avec des soins de mère que le chevalier éleva Oscar.

Par un curieux phénomène de la nature, celui-ci lui ressemblait vaguement et son bec, notamment, avait tout à fait la forme du nez du chevalier...

— Le nez des Fortutu, disait celui-ci avec orgueil.

Cela amusait beaucoup tous les domestiques, et le fils du brave homme qui répétait à tous les échos que son pauvre père détaillait complètement et qu'il faudrait bientôt l'enfermer.

Malgré son affection pour Oscar, le chevalier dut bientôt s'avouer qu'il était né avec les plus mauvais instincts. Tout le portrait de son pauvre grand-père, celui du chevalier, qui avait été un noceur et un libertin fini !

Non-seulement à six semaines Oscar mettait toutes les canes à mal, mais il faisait même la cour aux poules, et il avait des dettes dans tout le voisinage, où il volait du grain comme un filou de profession. Il n'avait pour son père aucun respect, et venait lui chiper les meilleurs morceaux dans son assiette. Bref, un vaurien fini, et qui ne parut nullement affligé lorsque, de nouveau, le chevalier tomba très gravement malade.

M. de Fortutu aurait bien voulu garder Oscar dans sa chambre, mais le médecin qui continuait, du reste, à ne pas savoir ce qu'il avait, s'y opposa avec vigueur, et Oscar enchanté retourna dans la basse-cour, en faisant « coin-coin » d'un air malhonnête au nez des assistants.

Le soir même, M. de Fortutu était au plus mal ; il fit venir un notaire à qui il dicta son testament. Il ordonnait qu'une somme de douze mille francs serait affectée annuellement à l'entretien et aux menus plaisirs d'Oscar.

Il voulait de plus qu'un pavillon spécial fût construit pour son fils, avec une rivière d'eau courante et une multitude de canes dessus.

Vous voyez d'ici la tête de M. de Fortutu fils en entendant ce testament.

Aussi le notaire n'eût-il pas plutôt tourné les talons qu'il s'approcha du moribond.

— Mon père, lui dit-il, je viens de voir le bon docteur ; il affirme que, puisqu'un œuf de canard vous a guéri, un salmis vous rendra la santé une fois de plus.

— Je veux bien, mais jure-moi que si je dois mourir, tu amèneras ton frère.

— Quel frère ?

— Mais.. Oscar !

Fortutu fils jura.

Une minute plus tard, il revenait avec un plat fumant qui sentait tellement bon, que le moribond se redressa lui-même sur son séant.

Puis gloutonnement, il se jeta sur le salmis, sans voir le diabolique sourire qui relevait la lèvre de sa canaille d'héritier.

Juste comme il suçait le dernier os, le vieux domestique affolé se précipita dans la chambre :

— Arrêtez ! monsieur le chevalier !... s'écria-t-il d'une voix saccadée, arrêtez ! Ce que vous êtes en train de ronger, c'est le dernier pilon de monsieur votre fils... On vous a servi M. Oscar à la rouennaise.

L'horreur et l'indignation pétrifièrent instantanément les yeux du chevalier de Fortutu. Le souvenir du comte Ugolin dans la Tour-de-la-Faim traversa évidemment sa cervelle qu'envahissaient les ombres de la mort, car il murmura d'une voix éteinte :

— Malheur !... J'ai bouloté... mon fils... pour lui conserver un père !

Et pointant funèbrement le pilon dénudé vers son aîné, il se renversa en arrière en poussant son dernier « couic » sans avoir eu le temps de le déshériter.

Et son âme maternelle, sur l'ombre des ailes d'Oscar, s'envola dans l'éternité.

A Erual

Quand tu dis que Bébé, réclamant tout le jour,
Son ami Tracassin qui tarde un peu d'écrire,
Va rouler expirant, sans doute tu veux rire !
On ne meurt plus d'amour !

J. TRACASSIN.

A Jehan Tracassin

« On ne meurt plus d'amour, » nous écrit Tracassin ;
Mais on meurt de plaisir, comme on meurt de chagrin,
On meurt de trop jeûner et d'indigestion,
On meurt de toujours boire et d' inanition,
On meurt de trop courir ; plus, on meurt de rester,
On meurt d'un grand travail, on meurt de paresser,
On meurt et de beau temps et de pluie et de grêle ;
Les chênes y sont tordus comme la tige frêle !...

Puisque l'on meurt de tout, Jehan ! tu fais un four !...
D'écrire à mon Zig-Zag : « On ne meurt plus d'amour ! »

ERUAL.

Au Zig-Zag

*Sèches tes pleurs, ami, ton cœur est trop sensible!
Par de folles terreurs tu parais absorbe!
Le chagrin entre-t-il d'ns l'âme d'un bébé?
Allons, rassure-toi. Tracassin l'invisible
Te lit chaque dimanche et souvent te relit,
De son silence, à tort, tu lui fais un reproche,
Car, très-souffrant, hélas! il est resté sous cloche
Et n'a vu d'autre ciel que celui de son lit!*

JEHAN TRACASSIN

A Tracassin

*Oui! le ciel de ton lit doit être ciel d'un ange;
Je comprends qu'une fois là, nul ne te déränge,
Sauf notre beau Zig-Zag. Céléste Tracassin!
Bébé n'a que trois mois: n'est-il pas chérubin?*

ERUAL

(A suivre, espérons-le!)

OGOURI NO DENKI

LÉGENDE JAPONAISE

(Traduction littéraire)

(Suite)

Mais peut-être un seul sakazouki ne serait-il pas mortel? Alors, sans attirer l'attention de la société, elle imagina de changer le sien contre celui de Soukecigué; elle savait bien ne pas boire la liqueur funeste. (Dans un festin japonais les invités ne gardent pas toujours le même verre; on le fait passer à celui qu'on veut honorer).

Une de ses servantes ne put exécuter l'ordre secret et mortel du maître, car Teité lui ravit désormais l'honneur de servir le beau samouraï. Mais ses gens, grands buveurs de cette liqueur forte, tombèrent bientôt non seulement ivres, mais terrassés à jamais. Le premier sakazouki semblait sans effet sur Soukecigué, que Teité toute heureuse conduisit après le festin dans sa chambre où elle lui révéla l'odieuse complot.

Revenu de sa première surprise, le prince ému remercia chaleureusement son amie, et ne songea qu'à fuir ce repaire d'assassins.

Sa compagne, en lui promettant de le rejoindre sans retard, lui indiqua la direction à prendre, lui conseilla pour asile le temple de Shojiokoji, station de Foujissava, où ils devaient se retrouver ensemble et lui fit passer une porte secrète.

Le jeune samouraï se trouva sur la lisière de la forêt où ayant pénétré plus avant, il vit un cheval tout caparaçonné dont la couleur rappelait celle du cerf. Heureux d'être si bien servi, par le hasard, en ce moment périlleux, il n'hésita pas à saisir ce secours inespéré.

Ce cheval, enlevé par des voleurs à un samouraï de passage s'était trouvé si vicieux qu'ils l'abandonnèrent tout sellé dans cette forêt, mais Soukecigué avait une telle force en équitation, qu'aucun coursier ne restait rétif pour lui.

Laissons le donc emporté au trot rapide de sa monture, plein d'angoisses sur le sort de son amie; mais confiant dans l'amour et la constance de sa chère Teité.

Teité, par bonheur, rentra sans être vue et hâta ses préparatifs pour fuir le plus vite possible. Elle quittait presque la chambre quand le maître et son aide, apparus soudain, la retinrent net par les manches de son kimono et lui demandèrent si le jeune homme était bien endormi.

Prise à l'improviste, elle répondit: oui, mais d'un ton si embarrassé que la fuite de Soukecigué fut soupçonnée à l'instant.

Le complice s'élança dans la chambre du prince.... il n'y trouva même pas l'ombre du beau Samouraï!

A cette nouvelle, le maître furieux leva sur Teité la main avec rage, il voulait la frapper sans pitié.

Son rusé compagnon l'arrêta et lui dit: Nos voisins vont prendre du doute si nous continuons à soulever du bruit! Laisse-moi en mener Teité chez moi, je saurai lui faire dévoiler la retraite du voyageur; nous verrons après ce qu'il y aura à tenter. Le bandit reprit tant de courage à cet espoir qu'il accepta sans hésiter.

Teité fut emmenée par son acolyte dont les projets étaient ceux-ci: Vendre la belle courtisane pour sa beauté après avoir obtenu son secret par la force, secret dont il se servirait comme son complice le voulait faire. Dire à l'hôtelier que la jeune femme était morte, sous les coups donnés à cause de son obstination, et, par ce moyen honorable, faire double bénéfice.

Arrivé chez lui, cet habitant de Kanozava chargea sa mère d'arracher l'aveu à la captive; toutefois, sans user de moyens capables de la blesser.

Sur cet avis il repartit en voyage d'affaires.

Sa vieille mère, comme lui, impitoyable et cruelle, commença le même jour à tourmenter sa victime, sans tenir compte des précieuses recommandations; trop réjouie de satisfaire sa haine naturelle contre la grâce et la beauté.

Par surprise, elle lia Teité à un grand pin, devant sa maison; l'arbre existe encore aujourd'hui, dans le petit îlot du lac de Kanozava, où on le montre sous le nom de Teité matsou (pin de Teité). Elle y entassa des feuilles sèches de pin après les avoir mouillées, y mit le feu et commanda à la jeune femme de parler, certaine qu'elle obéirait pour échapper à l'étouffement de la fumée épaisse et acre. Mais Teité, résolue à sacrifier sa vie pour sauver celle de son amant, pria sa statuette de Zizo, qu'elle portait toujours sur elle, de la protéger dans la vie future et garda un héroïque silence. La vieille femme, loin de se lasser, continua ses efforts. Lorsque l'asphyxie se prit à gagner Teité, elle arrêta la fumée, en posant, d'une voix farouche, la même question; elle n'obtint aucune réponse. Désespéré, le bourreau recommença l'horrible torture qui ne réussit qu'à l'exaspérer davantage, devant la ferme résistance, le touchant courage de la belle martyre. Folle de rage, lui jetant un regard forcené, la barbare partit en lui criant: Tu es une créature indomptable, mais je connais un autre moyen qui te forcera bien à parler!

Ces paroles menaçantes firent croire à Teité qu'on allait lui ravir la vie; alors profitant du court moment de liberté; elle invoqua son amulette tout en s'agitant autant que le lui permettait ses étroits liens, afin d'éviter les fumées envahissantes.

Tout-à-coup elle se trouva libre!

Transportée de joie, remerciant Zizo avec ferveur; elle serra rapidement sa large ceinture (préparatif indispensable à une japonaise) et, agile, s'enfuit de ce lieu de torture pour aller rejoindre celui qu'elle adorait!

Mais reconnaîtrait-elle le chemin?... non! Elle savait seulement que la station désirée se trouvait à l'ouest, et elle marcha vers les montagnes derrière lesquelles disparaissait le soleil.

Oui, elle braverait seule tous les dangers inouïs, la faim horrible, ses sacrifices ne seront pas perdus et, une fois morte, Zizo la portera dans le char de la rosée, pour lui rendre les jouissances disparues, récompenser son dévouement et son amour!

Soukecigué! que ton âme vole au-devant de Teité pour lui montrer la route! taille-lui des guétras (chaussures de bois) afin que les pierres du chemin ne blessent pas ses pieds délicats! Soukecigué, que ton âme lui apparaisse pour la fortifier et la consoler, prépare à ta bien-aimée un lit de repos et de félicité et que Zizo vous unisse dans un baiser de bonheur éternel!

Les étoiles parsemées dans le ciel bleu ne brillaient plus que faiblement et une à une disparaissaient, rompant la diaphanéité; le chant des coqs annonçait l'aurore alors que Soukecigué arriva à Foujissava et se mit à errer cherchant si c'était cette ville là. Son regard s'étant porté sur un temple, il s'avança, pour lire les noms, qui se détachaient sur le fronton. Quelle fut sa surprise quand il vit les quatre caractères dorés: SHO-JO KÔ-JI, nom, du temple de Foujissava. Enchanté de se trouver déjà en sûreté il sauta à terre et rendit la liberté à son cheval qui s'enfuit en hennissant joyeusement.

Soukecigué, entré dans le temple, se dirigea vers l'ansetsouzio (parloir) en s'écriant Tanoniô, tanoniô (terme pour demander quelqu'un). On vint à son appel; ce fut le domestique occupé à préparer le riz pour le déjeuner que l'on doit faire avant la prière du matin. Soukecigué demanda à voir le supérieur du temple Hoojio. Le domestique fut avertir le bonzou (prêtre) de l'arrivée d'un Samouraï à l'air noble en lui faisant remarquer que, vu l'heure matinale de cette visite, il devait y avoir quelque chose de grave. Le bonzou fit répondre qu'il était visible; et, conduit par le domestique, le voyageur entra dans la salle de réception, où le bonzou se présenta bientôt. Soukecigué lui raconta tout ce qui lui était arrivé et demanda un refuge que le supérieur du temple lui accorda de bonne grâce, celui-ci ayant reçu les remerciements chaleureux du jeune homme il lui fit préparer un lit en l'invitant à s'y reposer jusqu'au déjeuner pour oublier sa fatigue. Le noble voyageur accepta et s'endormit bientôt d'un sommeil profond.

(A suivre)

KEISIO et LOUIS GUICHARD



LE SALON EN ZIG-ZAG

478. La poste au désert. Svoboda (Alexandre), né en Hongrie. 6, boulevard Longchamp, Nice.
Vous avez bien fait de devenir « notre » charmant étranger. Ce maître tableau est saisissant d'actualité. Aussi, l'avons-nous étudié avec une complaisance vraiment rare chez un journaliste toujours pressé. Ce panorama! Vous le prêtez sur le vif! Cette

lumière divinement teintée, propre à l'Orient, votre pinceau l'a fondue en rêve graduel, depuis le zénith, jusqu'aux sables de l'horizon; cette lueur irisée, éclaire les pas al ongés du dromadaire puissant, qu'on voit tendre le col vers un oasis pressenti trop loin encore.

Pendant que le facteur étrange, rivé à son oscillante monture, lui fournissant 20 kilomètres à l'heure, sans arrêter son tangage, pendant 48 autres consécutives. Ce facteur là-dessus, garde l'immobilité des derviches enfin accroupis.

L'Africain! son immense bâton surmonté du sac aux dépêches, se dressent immuables sous vapeur d'un soleil crépusculaire... La boîte aux lettres indigène, portée en long balancier pourra mieux se défendre des sables du Simounn.

Sa ligne oblique coupe heureusement l'uniformité... Semblable au sémaphore arrêtant l'œil dans l'océan continu d'un calme immense.

D'habitude, le chameau-poste, navire du désert, est tout blanc... M. Svoboda, l'a créé fauve, il se détache davantage ainsi de l'atmosphère aujourd'hui sereine dans toute cette excellente orientale.

Rien ne rend la douceur, l'harmonie de l'ensemble de ce mirage sinon cette strophe que nous relirons plus tard en suivant Eliane, d'Aymé Delyon.

*Le soir a fait pâlir l'incomparable ciel,
L'Orient s'assoupit, Phébus éteint ses flammes,
Bulbul rêveur soupire un cantique à nos âmes,
Le Lotus égyptien penche au Nil éternel,
Le palmier rend au nid, l'ombrage solennel,
Tout se tait!*

M. Svoboda! puisse ce journal, très familier à Nice, porter à vous, artiste révélé, l'expression véridique de nos impressions lyonnaises....

56. — Alternons de même en zig-zag, par un vitrail d'appartement...

M. Bégule, Lucien, 86, montée de Choulans, Lyon.
Voici l'idéale Marguerite, son livre d'heures et sa pudique démarche! On comprend le ravissement de Faust. Vous avez su nous en convaincre.

De quelle riche améthyste n'avez-vous pas su créer la robe? Son violet semble un velours. Il est chaud de couleur ce portait en verre... Bon nombre d'amateurs voudraient s'offrir cette magnifique claire-voie.

M. Bégule, bientôt vous parerez nos temples... Mettez un cycle à la prochaine victime de Faust, et à votre choix elle sera une châtelaine ou une sainte... Bravo!... et bis, s'il vous plaît!...

495. — De la coupe aux lèvres:
Tollet, né à Lyon. — Paris, 81, boulevard Montparnasse.

Nous venons de décrire le calme avant la foudre.
Ici! que de convoitises! de désirs angoissés, de délires supêmes crient, hurlent dans cette face cuivrée.... Vis à-vis, la coupe enviée par tous les âges du monde! De cette coupe les tons pâlis, disons le mot ici: trop anodins. Ces tons visent probablement au contraste... obtenu puisqu'on retourne vite à l'assoiffé... à sa gorge ardente, à ces muscles tendus. Cette gorge dont les artères battent, devient-elle seule une étude? Mieux, un poème anatomique, si le lapsus-calamus peut rendre au juste le réalisme effrayant qui s'échappe de tous les pores en fusion chez le déshérité ardent qu'on voit se traîner aux genoux... d'un ange ou chimère encore! comme s'y traîne, hélas! la masse des mortels.

Aussi, malgré la gravité du sujet, veut-on que nous rappelions deux vers d'un sceptique viveur devenu, dans le comique poème d'Erual: La Marieuse!

*J'ai vu qu'il est bien loin de la coupe à la lèvre
En jaune d'or! Beaucoup n'ont eu que jaune fièvre*

Mlle Rongier, née à Mâcon:
Mademoiselle! Vous aussi, comme Mme Anthelma Pessot-Prouvier, avez un pinceau viril! Quelle expression dans les deux têtes entièrement historiques de votre cadre... L'astuce de l'Eminence rouge. L'indécision encore dans le remords, chez l'indéfinissable Louis XIII, courbant uniformément son royal chef sous les dilemmes irréfutables du soi-disant vassal... Ces oppositions sont typées de première main. En lisant cette page irréprochable envoyée à ce Lyon, beaucoup savent que pour satisfaire deux haines personnelles, celle du ministre-roi! celle du chancelier Séguier, instruisant.... mieux embrouillant le procès. Le malheureux Cinq-Mars, M. Le Grand, fut exécuté avec son ami de Thou. Mais ici beaucoup savent ils que ce radieux gentilhomme de 22 ans dut laisser une délicieuse tête au billot de la place des Terreaux, à peu près à dix pas de l'annexe faite d'aujourd'hui au palais, devenu Musée, des anciennes chanoinesses de Saint-Pierre, « ces grandesses » impuissantes, cette seule fois, à sauver le prisonnier du château de Pierre-Enscize (notre quai Pierre-Scize). — Mademoiselle! voici une chronique à la Froissart où votre saisissant tableau m'égare... A qui la faute? A vous seule, Mademoiselle! En revanche ne nous oubliez point l'année prochaine.

(A suivre). ERUAL.

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo.

Maître, puisse le faible nouveau-né,
qui éclôt à votre sourire, porter partout,
à tous, dans une longue et heureuse
carrière, l'amour du nom glorieux de
son illustre parrain !

Victor Hugo a daigné *accepter avec plaisir* le parrainage de ce premier début. Nous l'offrons donc avec confiance au lecteur ; puisse celui-ci être rassuré par l'approbation du Maître :

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent plier la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

Victor Hugo.

CHAPITRE PREMIER

ÉLIANE. — UN PROFESSEUR DE RUSSE.

Elle était de taille moyenne, presque grande, mince et souple comme un jeune roseau ; sa figure, universellement vantée, ne présentait pas une beauté parfaite, mais beaucoup d'originalité d'ensemble et plusieurs charmants détails ; par exemple, ses cheveux blonds, d'une longueur extraordinaire, avaient poussé irrégulièrement, leurs boucles folles entouraient le front, tombaient jusque dans les grands yeux verdâtres et étranges, en même temps qu'elles papillonnaient autour de son cou. Son teint, plutôt brun, ajoutait au tableau une ombre invraisemblable. En voyant Eliane, tous s'écriaient : Quelle est belle ! Si, on l'examinait, il fallait reconnaître l'exagération ; mais, après cette réminiscence on conservait le même adorable souvenir.

Madame Delinge, veuve de fort bonne heure, adorait cette enfant unique, la gâtait à la folie. Lui obéissait, en un mot, sans interruption. Une éducation aussi singulière, appliquée à une nature déjà excentrique au naturel, développa en elle un assemblage bizarre de défauts et de qualités. Quel observateur pénétrant, quel penseur assez profond eût pu définir Eliane ? Elle était bonne, vive, d'une prodigieuse intelligence ; elle aimait le luxe, la toilette, les chevaux, par moments ; et, à d'autres instants, aurait sacrifié tout cela à un livre. Très sensible aux misères, elle eût en pleine rue embrassé une petite mendicante, quoiqu'impitoyable, hautaine, pour le vulgaire en général. Son imagination vagabondait des nuits entières ; mais rien, dans sa conduite extérieure, ne l'aurait laissé soupçonner. Elle se plaisait à rêver de mariage, se choisissait un homme beau, distingué, bien élégant, instruit surtout, qui l'admettrait à partager ses travaux, car elle aimait l'étude : un de ses caprices avait été de devenir bachelier. Et cependant ceux qui ont vu Eliane, cheveux au vent, caracolant sur un cheval gigantesque, à travers Lyon, sa ville natale, s'amuser à épouvanter les passants, à incendier la cervelle de ses amis, qu'elle n'aimait qu'en bon camarade, ceux-là n'ont jamais deviné en elle l'étoffe d'un savant, d'un explorateur.

D'une naïveté incroyable, elle n'avait jamais pensé à l'amour sérieux, jugeant le mariage une fraternité, elle croyait, vis-à-vis d'un mari, conserver le rôle inconsciemment tyrannique qu'elle exerçait envers sa mère.

Mikita Sowareff, séjournant à Lyon, et Eliane, se rencontrèrent au manège. Bien que le célèbre astronome fit en général peu attention aux femmes, il ne manqua pas d'être frappé de la

figure, de la mise, des allures de la séduisante enfant. Celle-ci, vraie linote, se mit en devoir de faire tourner la tête à l'étranger ; cela le rebuta, il disparut de l'école d'équitation, puis reparut. Bref, le sombre papillon s'était trop approché de la flamme, il y avait brûlé ses ailes. Cependant il sut garder le secret, personne ne se douta des ravages que les yeux verts de mer causaient chaque jour en lui-même. Ce n'était point le compte d'Eliane : habituée aux fades hommages des élégants, saturée de compliments prétentieux, elle se jeta éperdument vers cette énigme vivante qui ne voulait ni parler, ni sentir.

L'enfant gâtée d'abord voulut subjuguier le Russe pour la seule gloire de braver un obstacle ; elle ne l'avait pu l'apprécier encore et l'aurait vu à ses pieds que, bientôt lasse de lui, elle eût fait comme pour tant d'autres, l'eût enveloppé dans une indifférence dédaigneuse ; c'était donc une fantaisie, plus irraisonnée encore que ne le sont toutes les fantaisies.

Les toilettes les plus fantastiques apparurent chez X, grâce à Mlle Delinge, qui déploya un jour une gaité folle, d'autres fois, étala un visage plus sombre que la nuit. Elle faisait des prodiges sur sa jument noire, et risqua vingt fois de se rompre le cou sous les yeux de Sowareff. Avec son esprit étourdissant, elle causait de son baccalauréat, citait des auteurs, parlait poupées, cuisine, soirée, danse, chasse, livre, musique, patinage, couture ; elle ne put déridier l'impassible Mikita. Mikita était habitué à ces parades de femmes, ayant échappé aux griffes de plus de vingt demoiselles à marier ; il connaissait toutes ces finesses de la coquetterie ; à mesure qu'Eliane devenait plus entreprenante, lui se montrait plus froid. Mais, sans s'en rendre bien compte, il s'attachait de plus en plus à la jeune écervelée.

La mère d'Eliane lut en sa fille ; et ne doutant pas que même un prince du sang ne fut tout à fait honoré de lui demander sa merveille, crut préparer les voies à ce mariage en attirant le jeune homme chez elle. Il accepta, avec une indifférence jouée, cette invitation un peu irrégulière au point de vue de l'étiquette, mais si désirée, et répondit assez froidement :

— C'est un grand honneur que vous me faites.

On passait le temps fort gaiement chez Madame Delinge ; Mikita y fut reçu comme un nouveau membre de la joyeuse société. Lui, plus que lui, ne fut étonné de se trouver là ; il acquit dans ce salon une place d'honneur, dont il ne sut bientôt que faire. Parfait homme du monde, spirituel, beau causeur, une conversation mondaine ne lui donnait pourtant aucun plaisir ; peu à peu ces babillages frivoles lui firent regretter un interlocuteur capable de converser sur des choses de sa compétence.

Eliane le devina, et voulut se charger de lui répondre. Mais, quoique prodigieusement instruite, malgré ses efforts extraordinaires pour atteindre Sowareff, celui-ci devait s'abaisser, s'abaisser encore. Tout en appréciant cette intelligence rare, comme nombre de grands esprits, il oubliait les limites ; aussi, à chaque instant, ces mots : Vous ne savez donc pas cela ? plongeaient-ils la jeune bachelière dans un chagrin véritable. Mais adorant, extasiée de cette érudition profonde, elle s'attacha progressivement à lui de toute son âme. Toute enfant, sous l'impulsion d'un caprice quelconque, devient un génie : la séduisante tacticienne sut le prouver : après avoir combiné quelle occupation à deux pourrait la lier au jeune homme, un jour de longue visite elle lui demanda d'un ton à la fois impérieux et câlin de lui enseigner sa langue

— Vous voulez apprendre le russe ! s'écria l'étranger.

— J'en ai une envie folle ! Tenez, Monsieur, voici du papier,

de l'encre, des plumes... Oh ! j'étais sûre que vous ne me refuserez pas.

Sowareff se fit l'effet d'un bateau sans amarre qui vogue à la dérive. Tandis que sa main traçait les trente-cinq lettres de son alphabet et qu'Eliane se taisait religieusement en le regardant faire, il songeait. Il atteignait sa trentième année sans encore avoir aimé même en enfant, même à vingt ans. Il portait en naissant dans son cœur la passion invincible de la science. Sa grande fortune lui permit de suivre ses goûts. Comme son père, étant astronome, il ne fit qu'obéir au transcendant, invincible génie qui commandait en lui. Cette raison lui valut une supériorité immense sur des milliers de savants dont les cheveux avaient blanchi derrière les lunettes d'un observatoire.

Aucun homme n'est inébranlable ; après vingt années de labeurs rudes, l'austère penseur s'éprit d'une jeune folle.

Il lui sembla que cette liaison ne pouvait être un paradis durable, mais un oasis dans son aride vie. Tout son être repoussait la supposition même du mariage. Que ferait-il d'une compagne... quel bonheur pourrait-il lui donner ? Bien plus, qu'était Eliane vis-à-vis de lui ?... Une petite ignorante, une enfant assez mal élevée, une mondaine !... Serait-ce croyable qu'il sut ou voulut contenir ses goûts, non, mille fois non !... Pourtant son cœur le ramenait à la jeune fille ; être chez elle, c'était être chez lui. Qu'il parlât ou ne parlât pas, qu'il fut sombre ou gai, on le trouvait toujours charmant. Honnête homme, il se reprocha encore une fois sa conduite un peu déloyale à son avis, et jura de s'éloigner tout à fait ; mais il sentit son grand cœur se briser. En ce moment, son regard rencontra les deux globes lumineux vert de mer qui éclairaient l'étrange figure d'Eliane : Eliane, fort pâle, osait à peine respirer.

— Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

— Rien, Monsieur, c'est vous. Vous avez écrit ces lettres, votre tête s'est renversée dans le fauteuil, puis votre figure a pris un aspect si sombre, si dur !... Je n'ai plus osé parler.

Une veine du front de Sowareff se gonfla, signe immanquable, chez lui, de contrariété ou d'émotion ; signe qu'il ignorait et qu'il ne devait découvrir que plus tard et dans d'étranges circonstances. Il voila son trouble par une réponse dégagée :

— J'y songeais, Mademoiselle, vous entreprenez un ouvrage de Romain ! le russe est une langue !...

Un geste l'interrompit, il signifiait : j'en ai bien fait d'autres ! l'enfant chagrine ajouta :

— Soyez plus franc ! je vous ennuie ?

— Vous ne m'ennuyez jamais ! fit-il dans une vive émotion ; honteux de cet élan il reprit froidement poli ; car vous êtes trop aimable.

Bon gré, mal gré, la leçon commença.

On pouvait crier de droit contre l'inconvenance de ce long tête-à-tête, la fable mère ne s'en inquiétait pas ; il fallait avant tout contenter sa fille qu'elle avait élevée, plutôt qu'il s'était élevé en garçon, se faisant appeler Elie, au milieu de ses cousins et de leurs innombrables amis.

Puisque la chérie s'extasiait devant Sowareff, Madame Delinge aurait donné son sang pour que, encouragé par son absence l'étranger fit de tendres aveux à sa jeune fille, aussi évitait-elle de gêner leur intimité.

Adorant sans jalousie aucune, sans égoïsme, comme les mères seules savent adorer, elle s'en serait privée à jamais, l'eût laissée partir à mille lieues si son fétiche blond avait désiré cela.

Aymé DELYON.

LES PETITS ENFANTS

Heureux par-dessus tout sont les petits enfants,
Ces doux êtres, charmants et gracieux emblèmes
De l'éternel amour, de l'éternel printemps.
Ces deux êtres toujours insolubles problèmes.
Heureux par-dessus tout sont les petits enfants.

Heureux, car ils n'ont point ni les passions folles,
Ni les amers désirs, ni les rêves insensés,
Qui sont du genre humain les pâles auréoles,
Dont les feux sont ternis, les rayons effacés...
Heureux, oui, car ils n'ont point nos passions folles

Car ils sont les bénis, car ils sont les élus,
Ils sont les envoyés des éternelles sphères ;
Et pour sécher nos pleurs un jour ils sont venus,
Consolateurs divins des humaines misères,
Car ils sont les bénis, car ils sont les élus.

Ils sont venus offrant leurs lèvres enfantines,
Leurs lèvres, fleurs d'amour aux pétales rosés,
Et leurs bras caressants et leurs têtes mutines,
A nos joyeux transports, à nos ardents baisers,
Ils sont venus offrant leurs lèvres enfantines.

Ils chantent le bonheur, et leurs petites mains
Supportent l'avenir, adorable puissance !
C'est qu'ils sont vraiment forts ces roses chérubins !
Aux regards du présent, ils brillent, espérance :
Ils portent l'avenir dans leurs petites mains.

JOANNÈS LEFEBVRE.

JEUX D'ESPRIT

Mot carré.

Mon premier sert à soulever, agir.
Deux est légume plat, blanc et rond qu'on fait frire.
Mon trois est confiance ; elle émeut, fait sourire.
Si vous restez mon quatre, ah ! vous pourrez souffrir !

OISEAU DU PARADIS.

Eulogie.

Dire comment deux pères et deux fils ont mangé chacun une pomme,
n'en ayant que trois en tout, et sans en partager aucune. H. V.

Solutions du numéro 13.

CHARADE : MANOIR.

MOT CARRÉ :
N O C E
O R A L
C A N U
É L U E

Ont deviné. — Reirvech. — Oiseau du Paradis. — Carlat. — Jehan. — Lidol. — Muche. — Malot. — Lidol. — Favard. — Néron. — Nini. — Un book. — E. Blouit. — Pantin. — Béchamel. — Un bohème parisien.

A TRAVERS LA FASHION

GRAND RESTAURANT DES QUENELLES

15, rue Jean-de-Tournes, 15

La Maison HABSIGER doit sa grande renommée à sa fabrication de quenelles.

La clientèle de choix que cette spécialité lui a acquise, trouvera, en outre, pendant le carême : Vol-au-Vent, Quenelles à la crème, etc., etc. Plats détachés, Dîners à domicile, Pâtés de saumon.

La Maison de chaussures **A la Renommée**, 44, place de la République, Lyon, informe sa nombreuse clientèle qu'elle est toujours parfaitement assortie en chaussures de haute nouveauté de la saison.

Chaussures fortes pour excursions, chasse, réservistes, pensionnats. — Chaussures de luxe et de fantaisie. — Pantoufles en tous genres.

La maison n'a pas de succursale.

TÉLÉPHONE

E. de Ronjou. — Avons reçu ; merci. Oui, pour le volume de Mélange ; tout ce que vous voudrez.

Poucheux, à Bourg. — Vous nous laissez sans nouvelles, faut-il continuer les envois ?

Manuscrits acceptés. — La Verveine de ma voisine. — La Légende du firmament. — Contrastes. — Le Colibri.

F. Charnay, à Paris. Paraîtra au prochain numéro, délai de rigueur. Prochain numéro. — La Verveine de ma voisine.

A mon grand ami, place du Carrousel. — Bonjour et merci. Pourquoi Paris est-il si loin !...

Ernest Bonneau. — Reçu vos vers. Merci. Mais voyez nos conditions de l'Avis aux littérateurs.

Aymé DELYON.

Exposition permanente des Beaux-Arts

Rue Bourbon, 38

Visible de onze heures à quatre heures. — Entrée : 50 centimes

Le Gérant, P.-M. PERRELLON.

Lyon. — Imprimerie PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

Etude physiologique

N'insistons pas, c'est capital,
Le sang, au principe vital
Joue un unique et divin rôle,
Le sang, seul agent nourricier,
Fait vivre, qui doit respirer
C'est l'axiome sans contrôle.

Issu d'élaboration,
Ce moteur de nutrition,
Pour l'univers, chose totale,
Qu'un ruminant l'ai carboné
Qu'un phoque l'ai hydrogéné
Il donne à tous vie animale.

Aussi, pour conserver le sang,
Le philanthrope, au premier rang,
Compulsa toute la science.
Sachant ce fluide menacé,
Il expertisa son tracé,
Pour en saisir l'effervescence.

L'analyse lui révéla
Faits si lugubres, qu'il trembla
D'altérations si nombreuses.
Dix volumes il écrivit
Pour beaucoup ce fut du sanscrit,
Pour mille !... épîtres orageses !

Pourtant.... le mal était bien là,
Le mal, ici, criait : Holà !
En fièvres ! syncopes nerveuses !
..... Le docteur s'escrimait en vain,
De préserver le genre humain
Contre effluves infectieuses.

Le chyle adroitement pesé,
Au myroscope examiné,
L'eau, dans le sang, son albumine ;
Notre praticien anxieux
Ne voyait plus que maux affreux,
Par l'absence de la fibrine.

Comment triturer absorbant,
De prime abord neutralisant,
La foudre chez l'apoplectique ?
Comment rapporter sans douleur
Et la gaieté, plus la fraîcheur,
Au tempérament lymphatique ?

Lorsqu'un flacon s'est révélé,
Par lui le mal anihilé
Fut contraint de rendre les armes !
Avec ce flacon très béni
De cent produits, le plus divin,
Près du Bochet reste sans charmes !

Fort vite il sut localiser,
Tous maux errants pour les chasser,
Et changer toute haleine en rose.
Bénissons ce dépuratif,
Quoique placide assez actif
Par son miracle à chaque dose.

Ce doux flacon rend la Santé
Et la santé c'est la beauté.
Dilemme aujourd'hui sans conteste.
Bochet, providentiel bretteur,
Vous détruisez, de la laideur,
L'affreux, cruel, dur manifeste !

Bébé Zig-zag, jeune baron,
Voulut remplir son biberon
Au fin nectar de la baronne.
Donnant l'essor à chaque dent.
Il déterge aussi promptement.,
Dans ce Sirop plus rien n'étonne !

L'inventeur s'applaudit toujours
De voir chasser et tous les jours
Dans sa nombreuse clientèle
L'affreux, le rebelle eczéma,
La jaunisse et le purpura,
La jaunisse et l'érysypèle.

Enlevant la cangue aux goitreux,
Il résout l'anthrax, les maux d'yeux,
Calme les cris du sciatique.
Buvons ce vrai dépuratif
Dont le gaz sûr, résolutif,
Va chasser l'atteinte chronique.

En ces temps, où rien ne sourit,
Migraine et manque d'appétit,
Sûrs avant-coureurs de la fièvre,
Sait fluidifier les humeurs,
Évaporer toutes vapeurs,
Rendre florissant un corps mièvre.

Vieux Lugdunum, brumeux Lyon,
De tes brouillards, le vibron
Est décimé grâce au Reptile :
D'Adam le crotale fameux
Doit arracher pour nos neveux
Son pommier en crimes fertile.

Serpent chassait du Paradis
Sa femme, l'homme anéantis
De leur coupable complaisance.
Lorsqu'un Mercure médecin,
Prenant la bête à son rotin,
En fit un gage d'espérance.

Le vrai Flacon du vrai Bochet
De tous maux se crée un hochet,
Tentez-en donc l'expérience.
Ce frais Sirop n'a rien d'amer,
Son prix surtout n'a rien de cher :
Etant Serpent, il est Prudence !

Si nous chantions encor bien plus
Le grand Bochet et ses vertus,
Le jaloux dirait : Baliverne !
J'offre un libre et simple moyen,
Portant la foi chez tout païen :
Lyon, trente-deux, cours Lanterne !

ERUAL.



AVIS SÉRIEUX

Aux personnes qui désireraient connaître la
peinture sur porcelaine

Depuis quelque temps cet art tend de plus en plus à se généraliser, et dans beaucoup de familles, il n'est pas rare de voir les Dames et Demoiselles cultiver avec succès ce passe-temps agréable et facile à exécuter. Car prenant une quinzaine de leçons, avec intervalles, de deux ou trois jours, on peut, presque, se dispenser des avis du professeur. Le cours comprendra deux leçons par jour, données en commun.

M. Buisson ayant un autre atelier fort considéré, et un four de cuisson à Lons-le-Saunier, pourrait prendre des arrangements avec Bourf en-Bresse ; moyennant trois leçons d'assurées, M. Buisson s'arrêterait en son parcours. Avis aux familles.

Le bureau du Zig-Zag est tout à la disposition des personnes qui voudraient se renseigner par correspondances et autrement.

L'atelier de Lyon se trouve, 7, rue des Merronniers. Toutes les fournitures possibles de peinture, pinceaux, couleurs, et bien entendu, les porcelaines, les faïences, aux formes les plus artistiques à décorer sont au choix, à Lyon, rue St-Joseph, 3, près Bellecour, on s'y charge également de toute cuisson de peintures en barbotines, et diverses, à Lyon.

Comme également on y traite à forfait pour le prix des leçons. M. Buisson, cherchera toujours à favoriser les familles. En son absence, s'adresser à Mlle Morier, rue St-Joseph, 3, Lyon.

Dépôt de porte-plats à roulettes
brevetés, de C. Buisson.

LE MARIAGE CHEZ NOS PÈRES

UN BEAU VOLUME IN-8, RÉCITS ET
LÉGENDES, PAR
ÉVARISTE CARRANCE
PRIX : 5 FR.

Ce livre abonde en curieux détails, dit M. Emile Blemont, du *Rappel*; on y trouve les traditions de chaque province des Vosges aux Pyrénées.

HISTOIRE D'UN MORT

BEAU VOLUME IN-8, PAR
ÉVARISTE CARRANCE
3^{me} ÉDITION. PRIX 3 FR. 50

Après la lecture de ce livre, dit M. Edgard MMontferrier dans l'article remarquable qu'il lui consacre : « Il vous semble que la terre se dérobe sous vos pas, qu'une force supérieure vous soulève et que vous voguez à pleines voiles dans l'immensité de l'azur. »

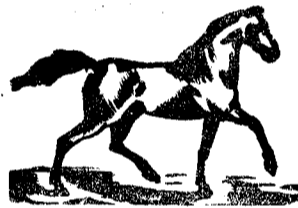
A FRANÇOIS COPPÉE

Poème par Antony JOURNOUX
PRIX . 60 CENTIMES

En vente aux bureaux du ROSSIGNOL
AIGNAN (Gers)

GRAND Manège Lyonnais

ÉCOLE
D'ÉQUITATION



ÉCOLE
DE DRESSAGE

Rue Duguesclin, 19 et 27, rue Montbernard, 37, en face du pont Saint-Clair

Direction **MARTINI et GRANGENEUVE**

Cet Etablissement de création récente, le plus vaste de la ville, est à proximité du parc et des principales lignes de tramways.

COURS DE VOLONTARIAT

LEÇONS PARTICULIÈRES et REPRISES tous les soirs, de 8 à 9 heures.

PENSION

ÉCOLE D'ÉQUITATION

DUBESSY ET C^{ie}

Pension, Location de chevaux, Selles et Attelages

RUE DUNOIR, 56, PRÈS DE L'AVENUE DE SAXE
LYON

LINGERIE

TROUSSEAUX ET LAYETTES
pécialité de Costumes d'Enfants

M^{me} SIMON RAJAT

Rue de la République, 49, à l'entresol

Préviend sa nombreuse clientèle que la nouvelle installation de ses magasins lui permet d'offrir les mêmes articles que par le passé à des prix sensiblement inférieurs.

Choix considérable de lingerie, nouveautés et costumes d'enfants.

LES FLÈCHES D'ARGENT

Poésies nouvelles
Par ÉVARISTE CARRANCE
PRIX : 5 FRANCS
Chez M. DUPRÉ, 12, rue Roussanes (Agent)

LA FINANCE POUR RIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE
Paraissant le Dimanche
MONDAIN, THÉÂTRAL, POLITIQUE
24, Rue de l'Echiquier, 14, Paris

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX POÈTES

Le trentième Concours poétique

Ouvert en France le 15 février 1883, sera clos le 1^{er} juin 1883. Vingt Médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé franco, à M. ÉVARISTE CARRANCE, Président du Comité, 12, rue Roussanes, Agen (Lot-et-Garonne). — Affranchir. — Le programme se trouve aussi aux bureaux du Zig-Zag.

En cours de publication dans

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Recueil littéraire illustré
QUI PARAÎT TOUS LES DIMANCHES
LA FILLE DU MEURTRIER
Par Xavier de Montépin

LE 3
AVENTURES DE TROIS FUGITIFS

Par Victor TISSOT et Constant AMÉRO
10 cent. le numéro de 16 pages chez tous les libraires

ABONNEMENTS :

Départements, un an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr.
Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
1 an, 8 fr. 50. — 6 mois, 4 fr. 25

La collection se compose actuellement de 50 volumes et renferme les ouvrages des meilleurs écrivains contemporains.

NOTA. — Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande affranchie.

BUREAUX :

11, place Saint-André-des-Arts, 11
PARIS

LA REVUE CRITIQUE

27, Rue Monge, Paris

Journal hebdomadaire. Théâtre, littérature, beaux-arts, droit, sciences et finances.

LE DAUPHINÉ

Revue littéraire et artistique
Courrier des eaux thermales de la région, journal d'annonces hebdomadaire et bi-hebdomadaire. 12 fr
Rue Lafayette, 14, Grenoble

LE BRIDOISON

Journal hebdomadaire, artistique et littéraire
32, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon
Y lire le grand roman à sensation : le Cavalier Noir, de Pierre Virès.